

Pasteur luthérien, Palestinien, exerçant son ministère à Bethléem, en Palestine occupée, le Dr Munther Isaac a écrit ce livre à l'intention précise des Églises d'Occident et de leurs responsables. Car, non seulement ils ignorent les chrétiens palestiniens, mais ils luttent aux côtés de l'occupant israélien pour les chasser de leur terre, eux comme le reste des Palestiniens. Est visée la perspective singulière des sionistes chrétiens, pour qui le rassemblement des Juifs en Palestine est une exigence théologique, un préalable nécessaire au retour eschatologique du Christ. Il se trouve que les évangéliques sionistes ont une forte implantation aux États-Unis, et qu'ils ont un poids électoral important. D'où le soutien indéfectible qu'apporte le gouvernement des États-Unis à la politique d'annexion systématique des terres palestiniennes par Israël. Cela, les faits le montrent, et va à l'encontre des déclarations vides d'effet sur la soutien des États-Unis à une « solution à deux États ». Depuis 2009, le mouvement Kairos Palestine avait proclamé à la face de toutes les Églises les exigences de justice des chrétiens palestiniens, se réclamant d'une résistance non-violente aux pressions d'Israël et de ses colons. Mais depuis 2022, avec le dernier en date des gouvernements Netanyahu, l'objectif affirmé de la colonisation est l'élimination des Palestiniens de la « terre d'Israël », par des moyens progressifs en Cisjordanie, et maintenant par une extermination brutale dans la bande de Gaza. La préface d'Ernest Reichert à l'édition française, rédigée alors que Gaza est sous les bombes, donne le contexte actuel et ainsi tout son relief au cri que portait le Dr Munther Isaac, dès 2020, dans l'ouvrage original en anglais.

**ch. 1, « Une invitation » (p. 17-35)**

Puisque les Palestiniens chrétiens sont ignorés du reste du monde, et souvent objets de mépris, il faut les découvrir : c'est l'objet du ch.1. Il rend compte des deux termes : Palestinien et chrétien, montrant que les habitants de Palestine ont une histoire bien plus ancienne que la conquête arabe et que les Églises de Palestine sont aussi anciennes que le « mouvement de Jésus ». Un témoignage personnel rappelle ce que cela signifie aujourd'hui d'être, comme l'auteur et un certain Jésus de Nazareth, « né à Bethléem ». La foi ne peut pas être pensée comme séparée de la situation politique et sociale. Une théologie de « derrière le mur » doit tenir compte du système de ségrégation qui est institué au-delà du Mur et dont souffrent les Palestiniens. Ils n'ont pas besoin d'être « éduqués » par des évangélistes étrangers. C'est plutôt eux qui auraient à enseigner à la chrétienté ce que signifie la persécution.

**Ch. 2, Ignorés, discrédités, déshumanisés (p. 37-58)**

« La croyance que la terre appartient au peuple juif au titre de droits religieux et historiques » est celle de « nombreux cercles chrétiens en Occident » (p.39). Elle remonte loin : est rappelée la célèbre déclaration de Lord Shaftesbury au 19<sup>ème</sup> siècle, « plaidant pour l'envoi des Juifs en Palestine » selon le dessein de Dieu, « un pays sans nation pour une nation sans pays » (p.41). Puis vient la déclaration Balfour de 1917 et jusqu'au plan de Jared Kushner en 2020, où les Palestiniens sont supposés incapables de se gouverner eux-mêmes, dans une attitude à la fois chrétienne et coloniale. (p.42). Les chrétiens palestiniens ont été attaqués sans répit, « antisémites », « christlamistes » (p.44), « volontairement caricaturés et discrédités ». Il fallait les faire taire (p.45) pour satisfaire aux pressions des groupes conservateurs chrétiens comme juifs. Munther Isaac se rappelle avoir été invité dans des conférences théologiques aux États-Unis et soudain « désinvité » du simple fait qu'il était palestinien (p.47). C'est très difficile au plan personnel de souffrir d'une telle discrimination (p.50) mais le Christ n'a-t-il pas lui-même été en butte à la controverse ? (p.51).

Les chrétiens palestiniens mettent à mal le schéma d'un « affrontement entre la civilisation judéo-chrétienne et le terrorisme islamique. Le conflit n'est pas religieux mais politique » (p.52). Ils se sont longtemps identifiés aux Cananéens (p.54) pour témoigner d'une présence sur leur terre antérieure à celle des Hébreux selon la Bible. Une exégèse rigoureuse doit être faite de la rencontre de Jésus avec une femme de Canaan (Mt 15, 21-28). Jésus rappelle les stéréotypes que partagent ses disciples : seuls les Juifs ont droit au salut (p.57). Mais à la femme il affirme que sa foi l'a sauvée. Cette femme

devient un modèle de résistance aux structures de pouvoir injustes, affirmant que « Dieu est le Dieu de tous les peuples » (p.58).

### **Ch. 3, Le sionisme chrétien comme théologie impériale (p. 59-80)**

Les chrétiens sionistes représentent « un mouvement politique (...) qui utilise la Bible pour justifier et légitimer la position de pouvoir d'Israël, et par association leur propre pouvoir aux dépens des Palestiniens » (p.59). Malgré des évolutions récentes « les idées du sionisme chrétien restent dominantes dans les convictions politiques et religieuses populaires américaines ». Ainsi y a-t-il beaucoup plus de sionistes chrétiens aux Etats-Unis que de sionistes juifs (p.61), et la présidence de Donald Trump a renforcé leurs positions (p.62). L'État actuel d'Israël existe « par la main de Dieu », s'opposer à lui, c'est s'opposer à Dieu (p.64). Le droit international est délégitimé, « les forts et les puissants contrôlent le récit » (p.66). Les Palestiniens sont « déshumanisés et craints » (p.67), voire diabolisés (p.68).

La référence aux « valeurs judéo-chrétiennes » revient en fait à une affirmation de suprématie culturelle (p.70). C'est la « mentalité du mur » qui s'affiche : « les gens sont divisés et classés par le parti au pouvoir. Ceux qui ont le malheur d'être de l'autre côté du mur sont considérés comme mauvais, méchants et tyranniques. Ce qui justifie toutes les actions à leur rencontre » (p.71). Cela, sur un fond de culpabilité interne à l'Occident : car c'est là que le nazisme a commis ses indicibles forfaits contre les Juifs. Et il en fait porter les conséquences aux Palestiniens.

Triumphalistes, indifférents à la souffrance de l'autre, combien est absente la « dimension christique » chez ces chrétiens américains (p.73). La faute retombe toujours, pour eux, sur les victimes (p.74).

Il y a une persistance de l'empire, des empires. Le document Kairos Palestine avait dès 2009 dénoncé la volonté impériale qui « transforme le religion en idéologie humaine » (p.75). La Bible évoque au contraire un « Royaume de Dieu » qui est à l'opposé de la logique de la puissance et de la richesse. Le théologien Mitri Raheb commente ainsi la béatitude des « doux qui posséderont la terre » : ils restent, alors que les empires passent (p.77). Et aujourd'hui un nouvel empire, Donald Trump en nouveau César, s'attribuent la terre, « la divisant et la distribuant à leur gré » (p.79). Or Dieu vient en situation de faiblesse, le royaume établi par Jésus, celui des « doux », est toujours là au-delà des empires, mais son signe est la croix (p.80).

### **Ch. 4, La Bible, la terre et l'État moderne d'Israël (p. 81-104)**

Isaac Munther rappelle à quel point ce thème lui tient à cœur, et il présente ici les nervures de son argumentation. D'abord, d'après la Bible, « La terre appartient à Dieu » (p.82). Puis, quelles sont les limites bibliques de la « Terre promise » ? (p.83) Elles ne sont pas tracées sur le sol, mais, selon la Genèse, la promesse est « pour la Terre entière » (p.84). La Terre a ses exigences, et d'abord d'y faire régner la justice (p.86). Même la promesse d'une possession « pour toujours » est conditionnée à la fidélité du peuple (p.89).

L'Israël de la Bible est composite, à l'opposé d'une pureté ethnique en descendance directe d'Abraham (p.90). Les prophètes ont toujours dû parler de l'avenir à partir du passé, ils idéalisent la nouvelle Jérusalem et la décrivent comme transcendant sa condition présente (p.93). La Terre dont ils parlent est « inclusive et universelle » (p.94). De même dans le Nouveau Testament (p.95-100), qui aboutit à la théologie paulinienne de l'incorporation. Pas question donc d'un « remplacement » du peuple juif par un autre, d'un rejet d'Israël par Dieu, comme l'a postulé l'antisémitisme chrétien. Le sionisme chrétien place au centre Israël, et non pas Jésus (p.101). Contester le droit divin d'Israël sur la terre de Palestine n'est en rien un appel à la destruction de l'État d'Israël. Mais bien des peuples se sont succédé sur une terre donnée. Et la justice compte, c'est l'un des pivots du judaïsme (p.103). Il faut « mettre les dirigeants juifs (...) au défi de vivre selon leurs propres idéaux » (p.104).

### **Ch. 5, Qui est mon prochain ? (p.105-119)**

Une réflexion anthropologique sur l'identité et l'altérité est là entreprise, et elle est nécessaire si l'on veut prendre au sérieux « le plus grand des commandements de la Loi », selon Luc 10 (p.107). La question du docteur de la Loi en résulte, « qui est mon prochain ? » Munther Isaac la transcrit dans la double interrogation : « Qui est à l'intérieur ? Qui est à l'extérieur ? » (p.108). On trace des lignes pour se séparer les uns des autres, on se définit par ce qu'on n'est pas, et cela change au gré des

événements. « Un mur divise, nous sommes ici, vous êtes là » (p.110). Le mur entretient la peur, il sape la confiance que l'on peut mettre en ceux de « l'autre côté ». Non, « la séparation n'est pas la solution » (p. 111). Car les limites ne sont pas anodines, elles sont fixées par ceux qui détiennent le pouvoir. Ainsi « l'opposition binaire entre Israéliens et Palestiniens [perpétue] les images dégradées de ces deux groupes, présentés comme des 'terroristes arabes' affrontant des juifs religieux » (p.112). Les chrétiens eux-mêmes ne sont pas innocents, ayant leurs propres exclusives, avec une tendance à ne s'indigner que devant les injustices commises contre des chrétiens (p.114).

Quelle est la réponse de Jésus à cette question ? C'est la parabole du bon Samaritain (Luc 10,29-37). En suit une exégèse précise, et une actualisation : qui serait le Samaritain dans le contexte de la Palestine actuelle ? « Alors que nous prétendons être sauvés par la grâce (...) nous vivons avec un sentiment de supériorité ». « Jésus nous met au défi de traiter tous les peuples comme des prochains – sans perdre notre spécificité chrétienne ni compromettre notre engagement envers l'évangile du Christ »(p.117). Jésus conclut sur la bonne pratique : « Vas et fais de même ». C'est à notre capacité d'aimer que l'on nous reconnaîtra comme ses disciples (p.118).

« Des gens sans visage et sans nom », c'est la manière dont la plupart des étrangers considèrent les Palestiniens. Pourtant c'est à Bethléem que « Dieu avec nous est apparu », de notre côté du mur, « Pour les Palestiniens, pour des millions de personnes opprimées et humiliées dans le monde, c'est une bonne nouvelle (...) pour le bien des sans visage et des sans nom » (p.119)

#### **Ch. 6, Mon prochain juif (p.121-145)**

Là est d'abord en question la longue tradition de l'antisémitisme et de sa place chez les chrétiens. Il s'agit d'une « approche raciste de la religion ». Or Dieu n'est pas raciste (p.122). Le chrétien est appelé à aimer tout le monde et il n'a pas à aimer « les Juifs d'abord » (p.123). Est repris le célèbre texte « J'ai un rêve » de Martin Luther King en le transposant aux rapports entre les Palestiniens et les Juifs (p.126).

Suit une exégèse des chapitres 9 et 11 de l'épître de Paul aux Romains où Paul traite du salut des Juifs (p.127), en récusant une interprétation ayant des « implications nationalistes et politiques en faveur d'un Israël ethnique ». Une « théologie du remplacement » est aujourd'hui généralement condamnée, en ce qu'elle exclut Israël du salut et suppose que les chrétiens ont remplacé les Juifs en tant que peuple élu (p.128). Mais cela ne signifie pas que la sionisme chrétien soit la seule théologie possible (p.129). Et il ne faut pas non plus réduire les Juifs à un simple « objet de l'eschatologie chrétienne », comme le pensent 80% des évangéliques américains, faisant de la fondation de l'État d'Israël le signe que la fin des temps approche, avec la conversion au Christ des Juifs qui survivront au cataclysme final (p.130). Parler d'État nation du peuple juif au sens de la loi israélienne de 2018 est aussi dangereux que la constitution de l'Autorité palestinienne donnant l'Islam comme la « religion officielle » de la Palestine. « Nous assistons à la progression d'une mentalité d'État religieux (...) et les États-Unis soutiennent deux des États les plus impliqués dans ce phénomène, Israël et l'Arabie Saoudite » (p.132).

Patrie sûre pour les Juifs, antisionisme assimilé à de l'antisémitisme, ce sont des thèmes promus en particulier par l'administration de Donald Trump aux États-Unis, assimilant de manière toxique le judaïsme au « sionisme national de droite » (p.136). Alors qu'existent bien des groupes juifs qui à la fois « réfutent le fanatisme anti-juif, anti-musulman et anti-arabe », comme « Voix juives pour la paix » (p.137). Même le dialogue judéo-chrétien peut être détourné pour « faire taire toute critique envers Israël ou l'occupation » (p.138). Il ne faut pas renoncer à « partager humblement notre foi en Jésus, le Messie d'Israël et le Sauveur du Monde » (p.139) avec tous les peuples, y compris donc le peuple juif (p.140).

Enfin, « mon prochain juif » est l'occupant. Et il a fallu un long chemin à l'auteur pour dissocier le judaïsme du sionisme (p.141). Il a compris la peur qui habite de nombreux Juifs et Israéliens, le souvenir de l'Holocauste. Finalement, l'occupation a des effets funestes chez l'occupant comme chez l'occupé, même s'ils ne sont pas équivalents (p.142). Le texte de Kairos Palestine, déjà cité, montre le chemin. « Notre plus grand défi, en tant que chrétiens, n'est pas de vaincre nos ennemis mais de nous en faire des amis » (p.144). « Nous sommes capables d'aimer et de vivre ensemble » : en témoigne le plaisir « doux amer » d'une rencontre entre familles, la famille de l'auteur avec une

famille juive « vraiment engagée en faveur de la justice et de la paix », où, surmontant la barrière de la langue, les petits enfants ont joué ensemble (p.145).

#### **Ch. 7, Mon prochain musulman (p.147-166)**

La vision des chrétiens sur l'Islam est aujourd'hui influencée par « la montée rapide » de l'islamisme, porté par le wahhabisme saoudien et par le mouvement des Frères musulmans, né en Egypte. Au-delà de l'impact de la révolution iranienne et des attentats du 11 septembre 2001, il y a un courant théologique musulman qui justifie la violence, « une théologie du *jihad* qui incite les musulmans à combattre tous ceux qui ne se convertissent pas » (p.148). Le Hamas qui contrôle la bande de Gaza est dans la mouvance des Frères musulmans, mais le blocus israélien et la « corruption au sein de l'Autorité palestinienne » ont contribué à son essor. Et il y a de l'ironie à voir les chantres de la démocratie aux États-Unis soutenir des régimes, comme l'Arabie Saoudite, où il n'existe aucune liberté religieuse (p.149).

Les chrétiens doivent avoir une approche humble de l'extrémisme religieux, car il existe aussi chez eux, dans l'histoire mais encore aujourd'hui (p.150). « Il est essentiel d'éviter le paradigme 'eux contre nous' et de nous rappeler que nous sommes tous victimes de l'extrémisme religieux » (p.151). A la violence de l'islamisme, il y a certes des raisons théologiques, mais aussi un contexte politique qui témoigne de la manipulation de l'Islam et des musulmans par l'Occident (p.153). Il faut donc « éviter les stéréotypes ». « Des érudits musulmans écrivent contre l'extrémisme religieux à partir de leurs propres traditions » (p.155). « Sommes-nous à l'écoute » de ces nombreuses voix musulmanes qui promeuvent une théologie musulmane fondée sur la paix ? (p.157) Est évoqué entre autres le « 'Document sur la fraternité humaine' co-écrit par le Vatican et l'université Al-Azhar du Caire » en 2019 (p.158). « Il y a aujourd'hui un vaste dialogue musulman-musulman (...), une lutte pour 'l'âme de l'Islam' » que l'on découvre aussi en Palestine. En témoignent les échanges de l'auteur avec le Sharia Law College de l'université An-Najah à Naplouse (p.159).

« La théologie de mon prochain musulman » (p.160) doit être comprise dans ses convergences comme en ses différences doctrinales avec le christianisme. Aux chrétiens d'éviter le « complexe de minorité », la crainte de leurs voisins musulmans et le refus de dialoguer avec eux (p.162). Reprenant encore les mots de Kairos, « notre message aux musulmans est un message d'amour et de vivre-ensemble et un appel à rejeter le fanatisme et l'extrémisme » (p.165). « Nous naissons êtres humains », rappelle Elias Chacour, prêtre melkite, palestinien, citoyen d'Israël et écrivain. Or « Les idéologies et les identités religieuses sont malheureusement perçues aujourd'hui comme s'excluant mutuellement. Le fait que nous partageons la même humanité ne semble plus avoir d'importance » (p.166). L'exposé se conclut sur une histoire vécue, le défi de répondre justement à un petit enfant réveillé par l'appel (bruyant) à la prière du muezzin voisin.

#### **Ch. 8, Heureux les artisans de paix (p.167-187)**

Le centre de ce chapitre est un commentaire du Sermon sur la Montagne, le « système politique de Jésus » (p.168), son « chemin révolutionnaire vers le Royaume » (p.169). Une découverte qui a conduit l'auteur à rester en Palestine, engageant avec son épouse, sans retour, leur vie et celle de leurs enfants sur cette voie difficile (p.169). Ce n'est pas en fonction des prophéties sur la fin des temps qu'il faut se guider, malgré leur succès aux États-Unis. Il s'agit de prendre au sérieux les enseignements de Jésus dans les Béatitudes, et surtout là où les conflits sont les plus aigus, comme en Palestine (p.171). Chercher le Royaume, qui est un Royaume de douceur (p.172). Être artisan de paix : pourquoi tant de chrétiens se refusent-ils à l'être (p.173) ? Ce n'est certes pas la voie de la facilité, nommer « les injustices par leur nom » et interpeller les oppresseurs (p.175), « contester les structures injustes, même si elles ne nous concernent pas directement » (p.177). Le chapitre 25 de l'évangile de Matthieu ne parle pas de charité, mais de « solidarité avec les opprimés et les marginalisés » (p.178). Il y a une fausse spiritualité qui se concentre sur le salut des âmes et reste indifférente aux conditions de vie. Selon le théologien juif Abraham Heschel, « Le contraire du bien n'est pas le mal (...) c'est l'indifférence » (p.179). On en revient à la parabole du bon Samaritain et à ces nombreux religieux et pèlerins qui passent sans voir le malheureux.

Suit une longue interpellation du président Obama à l'occasion de sa visite à Bethléem (p.180), et le souvenir de la visite du pape François, qui s'est arrêté d'abord devant le mur israélien de séparation (p.181) et y a prié. « Avec douceur de humilité il a regardé l'injustice en face et il l'a défiée » (p.182). Il n'en est pas de même de l'« Eglise bruyante » de l'Ambassade Chrétienne Internationale à Jérusalem, l'une des plus importantes organisations chrétiennes pro-israéliennes, qui relève des imprécations du prophète Amos contre les fêtes et les assemblées tenues sans volonté de justice (p.184). Face aux tragédies de notre monde, la question n'est plus « Où est Dieu ? » mais « Où était, où est l'Église ? ». L'Église universelle est bruyante de ses assemblées et de son culte, mais son silence face à la guerre et à la cruauté humaine n'en sont que plus troublants (p.186). « L'Eglise d'Occident fait partie du problème », en témoigne le soutien massif des évangéliques à la politique de Donald Trump (p.187). « Il est temps qu'elle fasse partie de la solution », qu'elle entre dans la prière du Psaume 10 « pour rendre justice à l'orphelin et à l'opprimé ».

#### **Ch. 9, Souffrir dans l'espérance – La Nakba continue (p.189-205)**

En 2019, les Palestiniens sont toujours, à vue humaine, dans une impasse. La situation de Gaza est emblématique de cette absence d'espoir, blocus, pénuries, chômage. C'était écrit avant les événements de 2023 où Gaza et sa population sont en passe d'être anéantis (note p.190). « Avant l'espoir, la lamentation », comme y invitent le livre des Lamentations et de nombreux Psaumes (p.192). Car « la lamentation et le deuil sont les premiers pas vers le changement. (...) Ce n'est que lorsque nous admettons la réalité de la douleur, et que nous la rejetons, que nous pouvons avancer dans la vie ». C'est « l'imagination prophétique » du théologien américain Walter Brueggemann (p.193). Expérience marquante, une « séance de lamentation » lors d'une assemblée d'étudiants évangéliques où chacun a pu exprimer sa souffrance face aux fractures de sa société et du monde. (p.194).

Le Christ lui-même s'est lamenté, a pleuré sur Jérusalem, a proclamé « heureux les affligés » (p. 197). Mais la lamentation n'est pas le mot de la fin. Il y a la Croix et la Résurrection. Les prophètes bibliques ont dessiné les images de la reconstruction alors même qu'ils vivaient dans la méfiance et le chaos. C'est la littérature apocalyptique. Il y a aujourd'hui à reprendre l'imagination prophétique, à créer des représentations de lamentation et d'espoir (p.198). C'est ce que fait le théologien palestinien Yohanna Katanacho en disant le rêve qu'il a d'un autre Moyen-Orient (p.200).

Emmanuel, Dieu est avec nous, c'est ce qu'exprime le livre de Daniel (p.201). Y fait écho le témoignage d'une jeune Américaine, Kayla Mueller, qui a trouvé Dieu dans le soulagement de la souffrance d'autrui, avant d'être elle-même tuée, victime de la violence en Syrie. Puis un extrait du théologien palestinien Mitri Raheb : « Le Dieu de cette terre ne combat pas les armées d'invasion, mais il partage le sort de son peuple... Sa maison est détruite... Son fils est crucifié » (p.203). « La Croix nous montre que Jésus souffre avec nous... Dieu marche avec nous dans notre 'vallée de l'ombre de la mort' » (p.204). En conclusion un poème de Khalil Gibran sur Simon de Cyrène (p.204).

#### **Ch. 10, Lettres d'espoir (p.207-224)**

Beaucoup de chrétiens palestiniens s'expatrient. L'auteur, lui, n'y pense pas. « J'ai toujours pris l'engagement envers Dieu de ne jamais quitter ce pays » (p.207). Pourtant les familles sont souvent obligées de quitter la Palestine, face à un refus de visa pour un conjoint, par exemple (p.208). Suit une exégèse de la parabole des Talents (Mat 25, 14-30) : « Dieu investit en nous », et ce n'est pas une question de nombre. Il y avait en Palestine 12% de chrétiens sous le mandat britannique, il n'y en a plus que 1,3%. Pourquoi rester « en un lieu qui vous détruit la vie ? » (p.209). Et pourtant, « avec Dieu, l'espoir est toujours possible », c'est ce que dit toute la tradition biblique (p.210).

Bethléem, la ville de l'auteur, est un lieu singulier, surtout autour de Noël. Un lieu de forte religiosité, où l'espoir messianique est resté vivant pendant des siècles, où « Dieu a visité son peuple » en la personne de Jésus. Son temps n'était pas bien différent du nôtre : « un empire, une occupation, des postes de contrôle, de la disparité entre les pauvres et les riches, de la violence militaire, des murs d'hostilité et de haine (...), des réfugiés, une obsession de la fin des temps, de la violence religieuse et la mort » (p.211). Dieu est devenu l'un de nous en cette terre qui semble n'avoir jamais connu la paix, non dans un palais ou un temple, mais dans une famille pauvre et discrète (p.212). Dieu doit être

cherché dans les zones de guerre, derrière le mur, sur la croix, « souffrant avec et pour nous ». Dieu prend parti, « il s'est rangé du côté des opprimés, des humbles et pauvres » (p.213).

L'espoir vient de la foi en la résurrection, soutenue par l'expérience « qu'il y a de bonnes personnes des deux côtés de la ligne de partage (...), des juifs, des musulmans et des chrétiens qui sont attachés à la cause de la paix juste, de la dignité humaine, de l'égalité et de la réconciliation » (p.214). Des voix prophétiques s'élèvent dans l'Église, dont Mitri Raheb, « mentor et ami » de l'auteur. Des voix viennent du monde entier, dont un théologien indien, soutien des « intouchables » et intouchable lui-même, Vincent Manoharan (p.215).

« Ce que nous espérons, c'est aussi ce pour quoi nous travaillons ». Partager la terre, c'est, en reprenant les mots du patriarche émérite Michel Sabbah, faire en sorte qu'elle soit « comme le Jardin d'Eden, une demeure pour Dieu avec l'humanité et un foyer pour tous les enfants de Dieu » (p.216). Cela signifie que « tous devraient jouir des mêmes droits, quelle que soit leur origine ethnique, leur nationalité ou leur religion ». « Les Palestiniens et les Israéliens doivent penser collectivement à un avenir commun dans lequel ils coopéreront les uns avec les autres » (p.217). Une « solution à deux États » a longtemps été préconisée. Mais « sa faisabilité est aujourd'hui mise en débat ». Faut-il imaginer une solution à un seul État ? Ce qui importe, c'est qu'il soit donné au peuple de choisir, dans la justice et l'acceptation de l'autre (p.218).

L'occupation doit cesser, alors qu'Israël en tire d'importants bénéfices financiers du fait de l'aide américaine. Mais le *statu quo* n'est pas durable. « Ma crainte, et j'espère me tromper, c'est que nous soyons au bord d'un effondrement tragique ». Un État unique de fait « possède toutes les clés du pouvoir » (p.219). Une commission des Nations Unies parlait d'un « régime d'apartheid » imposé au peuple palestinien. Peu importe le terme, ce régime doit cesser (p.220).

Mais l'Église est aussi partie prenante au conflit. « Il ne peut y avoir de théologie d'Israël sans une théologie des Palestiniens » (p.221). Combien de milliards consacrés à la colonisation et à la guerre, et si peu à l'établissement de la paix (p.222). Pèlerinages, voyages d'étude se déroulent sans une mention des Palestiniens : « Il est temps que l'Église fasse partie de la solution » (p.223). « Je n'attends plus d'intervention divine : je crois plutôt à l'appel de Dieu à l'action » (p.224).

#### **Epilogue. L'autre côté du mur – L'histoire continue (p.225-227)**

Le message de derrière le mur est crucial et radical. C'est une « défi lancé à toutes les sources de pouvoir et de contrôle », invitant « à faire l'expérience de la présence libératrice de Dieu dans les endroits les plus inattendus » (p.226). C'était déjà la condition de Paul de Tarse et de ses compagnons, « abattus, mais non détruits... », comme il est écrit en 2Cor 4, 8-10).

Ce livre s'appuie sur des références nombreuses, la plupart en anglais, explicitées dans une abondance de notes. Il signale, en une brève bibliographie, des ouvrages dont il se sent redevable.

On l'aura compris, c'est une synthèse brillante et passionnée. Le mixte qu'il présente est à la fois une autobiographie intellectuelle et une théologie, fondée sur une profonde connaissance des sciences bibliques et une approche humaniste de l'anthropologie contemporaine. Cela ne devrait rebuter personne, car la théologie, comme la philosophie, perd son sens profond si elle verse dans le pur intellectualisme. Or le Dr Munther Isaac se dresse au nom des opprimés et des humiliés du monde, dont le peuple palestinien a de multiples raisons de se sentir représentant. L'auteur dénonce, certes, et sans concession, l'arrogance des puissants, et la manière dont ils ont, dans l'histoire et dans le présent, prétendu s'emparer de la Bible et de l'homme Jésus pour les subvertir, leur faire dire le contraire de ce qu'ils disent et les soumettre à leurs enjeux de domination. En cela il relève de la théologie de la libération. Mais sans s'arrêter à un stade négatif, il est une mise en lumière éclatante et œcuménique de la force de la révélation biblique, centrée, selon la foi chrétienne la plus ancienne, sur l'œuvre de Dieu dans l'histoire et sur la personne et la mission de Jésus comme Christ. En ce sens cet ouvrage a valeur pour l'ensemble des chrétiens. Il est particulièrement précieux à une heure où beaucoup s'interrogent sur la raison d'être de leur foi et de leurs Églises en ce 21ème siècle. La théologie de Munther Isaac leur fournit une réponse pleine de sens. Il faut être reconnaissant aux Amis de Sabeel France et à Golias d'avoir voulu la diffuser dans le monde francophone.